

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 4

Artikel: Bien oui, c'est vrai !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204795>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'ade; il a obtenu son congé et est parti ce matin pour Lausanne. S'il te fait une visite, ne lui fais pas mauvais visage.

Nous avons eu ce matin le service divin sur la place publique. La chaire de verdure a été construite par nos sapeurs en deux heures de temps. C'est M. Oltramare, de Genève, qui a prêché. Son sermon était très beau, mais pas à la portée de beaucoup de ses auditeurs. On a procédé ensuite à une collecte en faveur des paysans fribourgeois qui ont le plus souffert de la guerre. Nous avons assez de pauvres chez nous; cela n'a pas empêché chacun d'y contribuer pour sa part.

Il est vraiment étonnant que l'on n'ait pas de nouvelles de Lucerne. Il paraît que le général Dufour veut agir là comme à Fribourg, c'est-à-dire forcer la ville à se rendre sans coup férir. C'est son système; mais cela ne devrait pas exclure les nouvelles.

Je tombe de sommeil. Adieu, bonne nuit. Réponds-moi tant que tu pourras, car je m'ennuie fort.

Ton fils.

Lausanne, le 22 novembre 1847.

Mon cher fils,

Il paraît que les choses tournent au bien, car le n° 5 de réserve est rentré hier, dimanche, et le bataillon de réserve parti pour le Valais rentre demain. Ainsi voilà nos vieux revenus. Ils n'ont pas été malheureux; ils menaient une joyeuse vie: du bon vin à deux batz le pot, et tous les jours des voiturières de femmes qui allaient faire visite à leurs maris. Dieu sait tout ce qu'ils auront à conter de leurs prouesses! Comme les volontaires! Il y a de quoi mourir de rire à les entendre. Des huit jours qu'ils ont été en campagne, ils ont eu faim, soif et sommeil; ils ont désarmé la Haute-Gruyère; ils ont fait prisonniers deux landsturms et pris ce gendarme Freitag qui a tué un batelier sur le lac de Morat; bien entendu qu'il a été vendu, sans cela ils ne l'auraient pas eu.

M. le préfet a dit que vos sapeurs seront licenciés. Dieu le veuille! Ton pauvre Baudet en a aussi assez de la guerre.

Le *Novelliste* de vendredi publie un long détail de votre entrée à Fribourg, de la délivrance des prisonniers politiques, de la belle musique vaudoise, du Ranz des vaches, de la Marseillaise et de tant d'autres choses.

On doit avoir fait hier le sabbat aux mômières. Je n'ai rien vu, car j'ai passé toute ma journée

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

1

La dernière leçon du professeur Clasius.

NOUVELLE PAR AUG. BLONDEL

I

Le savant professeur Clasius se leva pour prendre un livre dans sa bibliothèque. De son pas lent et mesuré il se dirigea vers un in-folio relié en peau de truie, qui pouvait bien être un indigeste *Corpus juris*. Il essaya méthodiquement quelques grains de la poussière imaginaire qui recouvraient l'in-folio, fixa méthodiquement aussi ses lunettes sur son nez, et se remit à son grand ouvrage de droit romain, digne couronnement de sa longue carrière universitaire.

L'on n'entendit bientôt plus dans la chambre que le grattement de la plume d'oie, et le bourdonnement d'une mouche fourvoyée dans cette docte retraite et qui se précipitait contre la vitre, éprise de soleil et de grand air. Mouche indiscreète et malavisée en vérité! car rien ici ne saurait la re-

tenir: rideaux foncés et tenture sombre, et sur la table de travail où un folâtre rayon de soleil se permet de badiner, rien que des papiers entassés, des brochures et des livres.

Contre les murs, de massives bibliothèques de chêne, et des portraits au cadre noir: nobles magistrats à la perruque poudrée contemplant cette salle où presque rien depuis eux n'a changé. Sur la haute cheminée deux coupes en marbre, austères et froides comme le propriétaire du logis; entre les coupes une pendule orne le fronton d'un temple grec, mais depuis longtemps elle a arrêté son joyeux tic tac et le timbre éclatant de sa sonnerie, et le silence s'est fait autour du vieux savant.

Aussi bien n'eût-on pas dit à le voir qu'on avait devant soi l'un de ces portraits échappé à son cadre? tant sa figure était impassible et rigide, tant son regard était immobile sous le verre de ses lunettes.

Sa vie s'accomplissait avec une régularité automatique. Trois fois par semaine, le matin, à dix heures moins un quart, le professeur Clasius apparaissait sur le seuil de sa maison, allant donner son cours à l'université. Irréprochable dans sa tenue, il allait d'un pas lent et compassé, secouant sur son jabot quelques grains invisibles de tabac d'Espagne. Il savait d'avance qu'il aurait à recevoir un certain nombre de saluts respectueux, et il les rendait en gentilhomme accompli. Son cours achevé, il rentrait chez lui par les boulevards extérieurs et faisait le tour des fortifications.

Bien oui, c'est vrai! — Une mégère toise un pauvre hère qui est venu frapper à sa porte:

— Comment! vous avez le toupet de mendier! mais vous avez bu!

— En bien, oui, madame, j'ai bu un verre, autrement j'aurais jamais eu le courage de vous demander un petit secours.

Résignation. — Pensée d'une vieille fille: « Les hommes sont vraiment des êtres détestables, mais il faut bien, hélas! que les femmes se résignent à les supporter, tant qu'elles n'auront pas trouvé mieux. »

L'ami fidèle. — Mon cher François, disait Chose à l'un de ses amis, quand je serai marié, tu viendras tout de même me voir le plus que tu pourras.

— Quelle question! Est-ce qu'on abandonne ses amis dans le malheur?

LES VIEUX GUIDES

A mon ami, M. Jean Moillen, le doyen des guides des Ormonts.

Ce sont des hommes forts: leurs peaux se sont tannées A l'air vif des sommets pendant cinquante années; Leurs membres sont noueux, leurs corps sont rabougris, Un soleil éternel éclaire leurs yeux gris. Et dans ces yeux on lit le passé d'une vie Faite de libertés, et dont la seule envie Fut de monter sur l'Alpe, avec un cœur pieux, Cherchant à la connaître afin de l'aimer mieux. Oh! ces yeux de vieillards, où l'Alpe a mis sa marque, Et qui ne clignent pas en face d'un monarque Qu'on appelle Weisshorn, ou Dent-Blanche, ou Cervin! Ces yeux, où passe encore, en un reflet divin, Le mirage lointain des horizons sans bornes, Où l'on peut discerner des Tours, des Dents, des Cornes, Des dômes blancs de neige, et des rocs couverts d'or, Et puis, bien au-delà, de nouveaux cieux encore! N'ont-ils pas constaté, ces yeux clairs de stylite, Que les cieux sont très grands, et la terre petite? Pour eux seuls le soleil a rougi le glacier

tenir: rideaux foncés et tenture sombre, et sur la table de travail où un folâtre rayon de soleil se permet de badiner, rien que des papiers entassés, des brochures et des livres.

Contre les murs, de massives bibliothèques de chêne, et des portraits au cadre noir: nobles magistrats à la perruque poudrée contemplant cette salle où presque rien depuis eux n'a changé. Sur la haute cheminée deux coupes en marbre, austères et froides comme le propriétaire du logis; entre les coupes une pendule orne le fronton d'un temple grec, mais depuis longtemps elle a arrêté son joyeux tic tac et le timbre éclatant de sa sonnerie, et le silence s'est fait autour du vieux savant.

Aussi bien n'eût-on pas dit à le voir qu'on avait devant soi l'un de ces portraits échappé à son cadre? tant sa figure était impassible et rigide, tant son regard était immobile sous le verre de ses lunettes.

Sa vie s'accomplissait avec une régularité automatique. Trois fois par semaine, le matin, à dix heures moins un quart, le professeur Clasius apparaissait sur le seuil de sa maison, allant donner son cours à l'université. Irréprochable dans sa tenue, il allait d'un pas lent et compassé, secouant sur son jabot quelques grains invisibles de tabac d'Espagne. Il savait d'avance qu'il aurait à recevoir un certain nombre de saluts respectueux, et il les rendait en gentilhomme accompli. Son cours achevé, il rentrait chez lui par les boulevards extérieurs et faisait le tour des fortifications.

Sur lequel se plantaient les piolets d'acier. Quand les guides, grimpaient à quelque cheminée, Cherchaient un point d'appui sur un faible support, Leurs yeux n'ont-ils pas vu, sous la roche minée, Le rire décharné du spectre de la Mort? Mais ils voulaient encore allonger leur histoire Et joindre aux vieux exploits leur nouvelle victoire: Car, au sommet des monts, où le bonheur attend, Ils embrassaient l'espace et défiaient le temps.

CHAMPÉDRY.

*

La morgue du Grand Saint-Bernard.

Un jour, au Saint-Bernard, un photographe impie Pénétra dans la Morgue où l'on met les « transis »: Des corps étaient debout, d'autres étaient assis, Et tels encore prenaient une pose accroupie Formant un groupement à nul autre pareil. Notre amateur monte alors son appareil, Puis il s'adresse aux morts, et, par vieille habitude, Les invite à changer un peu d'attitude: « Là! c'est bien... souriez!... montrez mieux le fémur! N'ayez pas l'air de gens qu'on met au pied du mur! Plus gais! messieurs, plus gais!... songez à votre veuve... Je commence: un, deux, trois... vite, encore une épreuve. »

Dès lors, pour le bonheur des sots au goût pervers, On expose ces corps rongés par les hivers, Et chez les épiciers la mort hideuse s'étale Son rire décharné sur la carte postale.

CHAMPÉDRY.

La reveintzé dau biau-père.

Lou gros Pierrou, apri avà marià ses duvés fellis avoué lau cinquante millé francs et dei créancés dein lau fordàs, s'étaï rëteri dei z'affairés. Mâ coumeïn l'appétit vint ein medzeint, lai dou biaux fe vollhiavan s'eimparà dé tota la fortouna dau biau-père. Por ceïn, s'einteindiran avoué laus fennés por fère signi au gros Pierrou la donachon dé ti ses bins. Apri dei balle parollés et des promesses, Pierrou finit per consenti à ça cession. Mâ, hélas! quoiqués senannés apri, lei préveineces qu'on avai ju por li coummeinciran à diminua, dévint dé traô; on lâi ôtavé lou pan dé la botze et on lei fit cheintré que l'étaï dzéneint. Lou pourrou Pierrou l'a prai les tsouzau lou mi que l'a pu, tot ein chondzeint que vollhiavé bailli à ses biaux fe la leçon que mèretavan.

Apri avà bin ruminà, trova on banquier avoué co l'avai fé dei z'affairés dein lou teimps et à qui l'avai contà ses misèrës.

— Mè prêtairi vo quienze ceints pïces por on dzo? que lai demandé lou gros Pierrou.

— Bin su, l'ami, pas piré por on dzo, mâ por pllie granteimps se vo vollhiar.

— Na, piré por on dzo; einvouyî mé elliau quienze ceints pïces dëman matin en catzon; et, quand sari à dinà avoué mes dzeins, ion dé

Le dimanche après-midi il rendait visite à sa sœur, la comtesse de Berghes, et en revenant il passait au *Cercle des Marronniers* pour parcourir les journaux. Cette unique visite du dimanche constituait toute la vie sociale du professeur. Pour lui le monde extérieur n'existait pas, et pourvu qu'Anselme, son factorum, son valet de chambre et son intendant, lui servît son potage à l'heure réglementaire, et qu'il eût sous la main ses auteurs favoris, toutes choses lui semblaient cheminer à merveille...

Et pourtant, le dimanche 14 janvier 18..., comme il revenait de chez la comtesse de Berghes, on remarqua un fait étrange, dont on parla dans la ville... Le professeur Clasius n'était point entré au *Cercle des Marronniers*.

Qu'aurait-on dit, si on l'avait vu prendre comme d'habitude le volumineux *Corpus juris* dans sa bibliothèque, l'essayer avec précaution comme d'habitude aussi, mais, changement inexplicable et mystérieux, oublier de l'ouvrir, oublier de fixer ses lunettes, oublier de se rasseoir pour travailler... et rester debout, l'œil fixe, au milieu de sa chambre, son in-folio sous le bras!

II

Sur le fronton d'une maison de la vieille ville, on lit en caractères flambant neufs cette inscription: *Œuvre des jeunes poitrinaires*. C'est un ancien